

LA ESTAFETA

REVUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

SPÉCIALEMENT CONSACRÉE AUX AFFAIRES ESPAGNOLES ET SUD-AMÉRICAINES

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS:
Un an... 30 fr.
Six mois... 15 fr.
Prix du numéro, 1 fr.

PARIS

Directeur: R. de MADARIAGA. — Ex-Député aux Cortes

BUREAUX: A PARIS, RUE DE TRÉVISE, 8 — MADRID, TUDESCOS, 31

DEUX ÉDITIONS

MADRID

ON S'ABONNE

Chez tous les Libraires de France et de l'étranger. Dans tous les bureaux de poste. Prix des annonces, 2 frs. la ligne

SOMMAIRE :

Docteurs ès industries, par le professeur Miguel de Unamuno.
Nos dépenses militaires.
Augmentation des droits sur les vins espagnols.
Comptes de la campagne des Philippines.
La Paix et la Dette.
Les Emprunts de la ville de Madrid.
Marché des Métaux.
Sociétés commerciales.
La semaine à la Bourse.
INFORMATIONS. — Déclarations de M. Puigcerver. — Chemins de fer espagnols. — L'attitude de M. Sagasta. — Les Chemins de fer en Europe. — Travaux publics. — La Dette de Cuba et les Porteurs français. — Production du plomb. — Nouvelles Sociétés. — Assemblées d'actionnaires. — Les recettes de Tréves. — La Commission hispano-américaine. — Obligation du Trésor espagnole. — La Banque hypothécaire d'Espagne. — Les Tarifs douaniers aux Philippines. — Emission d'obligations du Trésor.

COLLABORATION SPÉCIALE

DOCTEURS ÈS INDUSTRIES

Depuis que parmi nous c'est une mode irrésistible de parler à tout propos de la Régénération de l'Espagne, on entend de nouveau deux vieux refrains auxquels on n'a changé que l'air. Ce sont les deux fameuses sentences « moins de politique que d'administration » et « plus d'industriels de docteurs », dont la première vient des politiciens et la seconde des docteurs. Si je disais que toute administration publique est politique et tout industriel docteur, ce serait répondre à un jeu de mots par d'autres jeux de mots, et je préfère laisser de côté les logoglyphes pour examiner la seconde de ces célèbres aphorismes.

Notre dernière défaite a produit, a eu pour résultat chez les Espagnols qui lisent, un mouvement d'admiration en

faveur des américains nos vainqueurs et même en faveur des anglo-saxons en général.

Pour nous tout se résume à dire qu'il faut les imiter. On n'entend plus parler que d'esprit positif, d'éducation pratique, de *self-helping* et *sel-fmaking* et autres mots du même genre. J'ignore pourquoi on n'a pas traduit et popularisé en Espagne le livre français de Desmoulins sur la prétendue supériorité des anglo-saxons et le *Pushing to the front* de Orison Swett Marden.

Dans la dernière réforme — en attendant d'autres — de notre enseignement secondaire se sont fait sentir les effets de ce mouvement qui s'il a beaucoup de bon, ne manque pas non plus d'illusions et pourrait nous porter de graves préjudices, économiques entre autres.

Ici on n'entend que des plaintes sur l'emploimanie, sur la bureaucratie administrative, sur ce qu'il peut y avoir chez nous de mandarinat officiel. Rappelez-vous ce vieux refrain que, jusqu'à preuve du contraire, il faut supposer que tout espagnol est avocat.

On commente le nombre de jeunes gens qui se présentent aux concours pour les emplois publics et sur tous les tons on discute le point qu'offre pour la vie nationale le prolétariat en habit noir, bain de culture du pire anarchisme, et l'on cite les cas d'avocats qui ont sollicité des postes de portiers, de garçons et même de bourreau. Et pour réagir contre un tel état de choses on prêche surtout l'installation d'écoles d'arts et métiers et d'industrie, la diffusion des connaissances techniques et on recommande aux pères de dédier leurs fils aux carrières d'ingénieurs, de commerce, d'agriculture et d'industrie. C'est là une propagande qui tend à confondre l'effet avec la cause et qui en nous distrayant avec les écoles industrielles nous empêche d'attaquer le mal dans sa source.

Pendant que ceux qui se laissent

guider par des motifs abstraits ou des considérations d'ordre purement général dirigent cette propagande, les pères continuent à envoyer leurs fils aux universités et tâchent de leur obtenir un emploi de l'Etat. Il est très facile de critiquer le laboureur qui fait de son fils un avocat, mais il est moins facile d'analyser les mobiles de sa conduite et les besoins qui le poussent. Le problème de donner une carrière à son fils ne se résout pas par des raisons abstraites, mais par des motifs d'intérêt privé, qui peut être en désaccord avec l'intérêt public, n'en déplaise aux harmonies de tous les Bastiat.

Il y a eu un temps en Espagne où les carrières dites spéciales ont eu une grande vogue et en particulier la carrière d'ingénieur des Ponts et Chaussées. Bien que dans ces écoles on ait essayé, par un choix rigoureux et quelque peu aveugle, de restreindre l'affluence des aspirants, on n'a pu empêcher qu'il y ait pléthore d'ingénieurs qui offrent sur le marché l'emploi de leur talent en proportion supérieure aux besoins. En dehors du grand nombre d'aspirants qui attendent patiemment leur tour, il y a abondance de personnel que l'on dédie bien plus à l'examen de pièces administratives, qu'à des travaux d'utilité immédiate.

En Espagne comme un peu partout il arrive avec les professions la même crise qu'avec la production des articles, dans les périodes que lord Overstowe appelle d'amélioration : augmentation de la confiance, prospérité, excès de production et pléthore, malaise, arrêt des affaires et enfin la crise. Le temps nécessaire pour obtenir une carrière suffit pour que changent ses conditions d'utilité.

Au début de ma carrière, vers 1880, ma ville natale, Bilbao, était dans l'apogée de sa prospérité qui se manifestait entre autre dans la hausse des terrains de construction. C'est alors qu'on mit à exécution un vaste plan d'agrandissement de la ville ; de toutes

partis s'élevaient des constructions nouvelles et se projetaient de nouveaux chemins de fer. La jeunesse d'alors, sur les conseils de la famille, s'est dirigée vers les professions d'architecte, d'ingénieur de mines et de ponts et chaussées. La plupart de ces jeunes gens ont dû abandonner la carrière pour se faire avocats; et parmi ceux qui sont allés jusqu'au bout, un bon nombre n'a pas vu le succès couronner leurs efforts. Aujourd'hui il y a à Bilbao pléthore d'architectes et d'ingénieurs parce que le développement de la ville s'est arrêté. Ce qui est vrai à propos de la concurrence commerciale l'est aussi pour les professions; on invente des emplois pour donner un salaire à l'un ou à l'autre, et là où un seul suffit on en place quatre. Il est bien inutile de vouloir faire des industriels s'il n'y a pas d'industries; l'un ne fait pas l'autre, mais bien le contraire. Toutes ces écoles dont on parle — dont je ne nie pas l'utilité du reste — n'auront d'autre résultat que de créer des docteurs en industrie, tout aussi docteurs et mandarins que les autres.

C'est une naïveté de croire que notre industrie et notre agriculture ne prospèrent pas davantage faute de spécialistes techniques ou par manque de talent. La science et même l'intelligence sont des produits qui, comme tous les autres, dépendent de la loi de l'offre et de la demande. Chaque fabrique possède le personnel technique qu'elle nécessite et si elle ne le trouve pas en Espagne elle le cherchera au dehors.

On dit que les 600 millions de l'emprunt patriotique prouvent qu'il y a en Espagne beaucoup de capital improductif, et de là vient tout un programme de marais, canaux, chutes d'eau, fabriques, fermes modèles, etc. Bien peu se demandent s'il y a un intérêt particulier pour mener tout cela à bonne fin, et si l'État ne pourrait le faire mieux en faisant disparaître les obstacles qui s'y opposent. Peu se rendent compte de ce cercle fatal que si l'augmentation de la population est œuvre du progrès économique, celui-ci à son tour résulte de cette augmentation.

Quant on parle de machines agricoles, on entend répéter aux gens de la campagne qu'elles sont inapplicables au sol de l'Espagne, mais si on les presse un peu, on verra que ce n'est pas au sol, mais à notre système d'économie qu'elle est inapplicable. On n'applique pas une machine qui coûte

25.000 francs si elle ne permet pas d'économiser 1.250 francs de main-d'œuvre, et ici où la main-d'œuvre est si bon marché les machines reviennent cher.

Dans la province de Salamanque les terres se capitalisent à un taux tellement bas que cela laisse croire à un grand degré de prospérité, mais en même temps, l'émigration augmente.

Dans plus d'une région d'Espagne se produit le cas classique de la duchesse de Sutherland qui en dix ans avait remplacé 15.000 personnes par 131.000 moutons. Les moutons avaient mangé les hommes, comme cela s'est passé dans ce pays étrange dont parle Thomas More dans son « Utopie ». Je connais un propriétaire qui a fait disparaître toute une commune d'Espagne et a remplacé les habitants par un seul fermier et ses troupeaux. Les variations dans les cultures; le rapport instable entre l'agriculture et l'élevage; le nombre et l'étendue des pâturages sont des maux économiques profonds auxquels ne peuvent remédier les ingénieurs agronomes, ni les laboureurs en dédiant leurs fils aux travaux des champs au lieu de les envoyer à la ville et leur donner une carrière. Si, malgré tout, ils le font, c'est qu'ils ont leur intérêt.

Bien plus que de spécialistes industriels, nous aurions besoin de mieux connaître les éléments fondamentaux de l'économie.

La faiblesse nationale provient surtout du manque de connaissances du peuple qui ne sait pas établir un rapport entre l'exercice du suffrage universel et l'établissement des impôts. Les maux du pays ont leurs sources naturelles et sociales qui, l'une et l'autre, sont difficiles et longues à corriger.

Il faut bien se persuader, contrairement à ce que l'on répète, que le sol de l'Espagne est en majeure partie très pauvre. L'intérieur du pays est un vaste plateau aux pentes rapides, où les pluies torrentielles alternent avec les sécheresses et où les rivières se dirigent vers la mer dans des ravins profonds où la canalisation est œuvre de romains.

Malgré cela, les défauts naturels pourraient s'améliorer si l'état économique et social pouvaient y contribuer. Ce qui ne conviendrait pas aux grands propriétaires ou à des entreprises particulières, les petits cultivateurs pourraient le faire eux-mêmes petit à petit. Mais comment veut-on qui fassent des fermiers qui les fient

pour cinq années au plus? Si les locations ne dépassent pas ce délai, cela est dû à ce que l'impôt des droits royaux le rend impossible. Les fermiers en général manquent de capital et quand ils rencontrent une petite somme, c'est à prix élevé qu'ils doivent la rembourser, car l'usure règne en maîtresse. Certes, on voit bien que ceux qui font des lois sont des propriétaires, des capitalistes et des avocats leurs serviteurs.

On ne doit donc pas s'étonner de la plaie d'avocats qui infestent l'Espagne; c'est une profession qui produit de gros revenus aux maîtres dans la matière et c'est celle qui ouvre le plus facilement la porte à de modestes emplois publics.

D'autre part, l'excès même de professionnels et docteurs de toute espèce de ceux que l'on nomme travailleurs improductifs, peut être le commencement du remède. Tous ces ouvriers intellectuels et prêteurs de services, ont vécu tantôt de l'État, tantôt de la classe capitaliste ne servant qu'à consommer cette partie du capital qui, utilisé par le travail, aurait pu faire baisser l'intérêt et monter le salaire. Ceux qui maintiennent le peuple dans

l'ignorance, les experts, les ingénieurs qui consomment au dépend du riche comme de la résignation du pauvre sont aujourd'hui la base du *statu quo* économique et le support de l'ordre social. Mais leur nombre a augmenté, ils commencent à devenir gênants pour ceux-là même à qui ils servent. Ceux qui exercent des professions libérales entrent peu à peu dans la classe de ceux qui vivent du salaire et voient chaque jour davantage la solidarité de leurs intérêts avec ceux des ouvriers manuels. Voilà pourquoi on déclame tant contre le prolétariat en habit noir. Les carrières libérales produisent un grand contingent de ratés; mais ceux-ci mêmes forment un ferment actif de la transformation sociale et contribuent à éveiller la conscience du travailleur.

Il n'y a pas lieu de le craindre. Les trades union ont été en Angleterre un des grands ressorts du progrès. Elles ont obligé le capitaliste à chercher et à travailler à son tour. Malheureux le pays, qui manque d'une vigoureuse agitation socialiste.

Aujourd'hui, en Espagne, les écoles industrielles ne peuvent que créer des docteurs en industries; mais ces mêmes docteurs peuvent être un ferment qui, donnant au peuple conscience de son

malaise, peuvent provoquer la transformation de notre droit et détruire les entraves qui s'opposent à l'amélioration de notre richesse.

La création tant prônée des écoles nouvelles pourront contribuer au développement en Espagne au mouvement de protestation ouvrière aujourd'hui si mesquin et peut-être réveiller les puissants de leur sommeil.

MIGUEL DE UNAMUNO,
Professeur de l'Université de Salamanque.